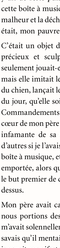
Ambrose Bierce

À l'épreuve du feu

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MARIE PICARD

Vertiges

Joseph Mallord William Turner (1775-1851),
Lever de soleil avec monstres marins – Sunrise with Sea Monsters (vers 1845),
Tate Britain, Londres, Angleterre.



Ambrose Bierce (1842-1914).

UNE JOURNÉE DE JUIN 1872, au petit matin, j'ai tué mon père – cela m'a beaucoup marqué à l'époque. C'était avant mon mariage, alors que j'habitais chez mes parents dans le Wisconsin. Mon père et moi étions à la maison, dans la bibliothèque, occupés à nous répartir le butin d'un cambriolage que nous avions commis cette nuit-là. Il s'agissait essentiellement d'objets de la vie courante, et il était difficile d'en faire un partage équitable. Nous n'eûmes aucune difficulté avec les serviettes de table, le linge de toilette et ce genre de choses, l'argenterie fut aussi répartie en deux lots presque égaux, mais vous comprendrez aisément que tenter de diviser une boîte à musique en deux sans qu'il y ait de reste puisse poser quelques problèmes. Ce fut cette boîte à musique qui précipita notre famille dans le malheur et la déchéance. Si nous l'avions laissée là où elle était, mon pauvre père serait peut-être toujours en vie.

C'était un objet d'une beauté exquise, incrusté de bois précieux et sculpté de manière très originale. Non seulement jouait-elle un grand nombre d'airs différents, mais elle imitait le sifflement de la caille ou l'aboiement du chien, lançait le chant du coq tous les matins au point du jour, qu'elle soit remontée ou non, et récitait les Dix Commandements. C'est ce dernier exploit qui conquit le cœur de mon père et l'amena à commettre la seule action infamante de sa vie – peut-être en aurait-il commis d'autres si je l'avais épargné : il essaya de dissimuler cette boîte à musique, et jura sur l'honneur qu'il ne l'avait pas emportée, alors que je savais très bien que, pour sa part, le but premier de ce cambriolage était de mettre la main dessus.

Mon père avait caché la boîte à musique sous sa cape ; nous portions des capes pour ne pas être reconnus. Il m'avait solennellement assuré qu'il ne l'avait pas prise. Je savais qu'il mentait, et je savais aussi quelque chose qu'il ignorait manifestement : c'était que la boîte se mettait à chanter aux premières lueurs de l'aube et qu'elle le trahirait si je réussissais à faire durer jusque-là le partage de nos gains. Tout se passa comme je l'espérais : au moment où la lumière des lampes à gaz qui éclairaient la bibliothèque se mit à pâlir et où l'on commença à distinguer le contour des fenêtres derrière les rideaux, un long cocorico sortit de sous la cape du vieil homme, suivi de quelques mesures d'un air de Tannhäuser, auxquelles mit fin un cliquetis sonore. Une petite hache dont nous nous étions servis pour pénétrer dans cette malheureuse demeure se trouvait sur la table, entre nous deux ; je la saisis. Se rendant compte que toute tentative de dissimulation était devenue vaine, le vieil homme sortit la boîte de sous sa cape et la posa sur la table. « Coupe-la en deux, si c'est ce que tu veux, dit-il, j'ai essayé de faire en sorte qu'elle échappe à la destruction. »

Il aimait la musique avec passion et jouait lui-même du *concertina*, d'une manière très expressive et avec beaucoup de sentiment.

Je lui dis : « Je ne nie pas la pureté de tes intentions : il serait présomptueux de ma part de m'ériger en juge de mon père. Mais les affaires sont les affaires et avec cette hache je vais procéder à la dissolution de notre partenariat, à moins que tu ne consentes à te munir d'une poinçonneuse à sonnette lors de tous nos cambriolages à venir.

— Non, dit-il, après un moment de réflexion, non, je ne pourrais pas faire ça ; je donnerais l'impression d'avouer que j'ai été malhonnête. Les gens diraient que tu te mêles de moi. »

Je ne pus m'empêcher d'admirer son esprit et sa sensibilité ; un instant je fus fier de lui et enclin à oublier sa faute, mais un coup d'œil à la boîte à musique richement ornée me décida, et, comme je l'ai déjà dit, j'arrachai le vieil homme à cette vallée de larmes. Ceci étant fait, je me sentis quelque peu inquiet. Non seulement c'était mon père – l'auteur de mes jours – mais le cadavre allait certainement être découvert. Il faisait maintenant grand jour et ma mère risquait à tout moment d'entrer dans la bibliothèque. Étant donné les circonstances, je pensai qu'il serait opportun que je la supprime elle aussi, ce qui fut fait. Puis je payai à tous les domestiques ce qui leur était dû, et je les congédiai.

Dans l'après-midi, j'allai voir le préfet de police, pour lui raconter ce que j'avais fait et lui demander conseil. Il m'était très pénible de penser que les faits seraient portés à la connaissance du public. La plupart des gens condamneraient ma conduite et les journaux s'en serviraient contre moi si jamais je me présentais aux élections. Le préfet sentit bien la pertinence de ces considérations ; il avait lui-même une vaste expérience en tant qu'assassin. Après avoir pris l'avis du président de la Cour à compétence variable, il me conseilla de cacher les corps dans l'une des bibliothèques, de prendre une bonne assurance pour la maison et d'y mettre le feu. Ce que je me mis en devoir de faire.

Dans la bibliothèque, il y avait un meuble que mon père avait acheté peu avant à quelque inventeur loufoque et qu'il n'avait encore jamais rempli. Il ressemblait par sa forme et ses dimensions à ces vieilles « armoires » que l'on voit dans les chambres à coucher où il n'y a pas de placard, mais il s'ouvrait du haut en bas, comme une chemise de nuit de femme. Il avait des portes vitrées. J'avais envoyé mes parents au tapis peu de temps auparavant, mais ils étaient maintenant suffisamment raides pour se tenir droits ; je les mis donc debout dans cette bibliothèque après en avoir retiré les rayons. Je fermai la porte à clef et clouai des rideaux devant les vitres des portes. L'inspecteur de la compagnie d'assurance passa une demi-douzaine de fois devant le meuble sans se douter de rien.

Ce soir-là, après avoir signé mon contrat d'assurance, je mis le feu à la maison et me rendis à travers bois à la ville, distante de trois kilomètres ; je me débrouillai pour qu'on m'y retrouve au moment où l'effervescence était à son comble. Tout en m'inquiétant à grands cris du sort qu'avaient pu subir mes parents, je me joignis à la foule empressée et arrivai sur les lieux de l'incendie deux heures après l'avoir allumé. Toute la ville était là au moment où je me précipitai... La maison était entièrement consumée, mais à l'autre bout d'un lit de braises rougeoyantes, droite comme la justice et en parfait état, se dressait la bibliothèque! Les rideaux avaient brûlé, révélant les portes vitrées à travers lesquelles la lumière rouge et implacable éclairait l'intérieur. La se tenaient mon père bien-aimé, « plus vrai que nature » et, à ses côtés, la compagne de ses joies et de ses peines. Pas un seul de leurs cheveux n'avait roussi, leurs vêtements étaient intacts. Les blessures que j'avais été forcé de leur infliger à la tête et à la gorge lors de l'accomplissement de mon forfait étaient bien visibles. Comme s'ils se trouvaient en présence d'un miracle, les gens se taisaient ; stupéfaits, terrorisés, ils avaient tous perdu l'usage de la parole. J'étais moi-même grandement affecté.

Quelque trois années plus tard, alors que les événements rapportés ici s'étaient presque effacés de ma mémoire, je me rendis à New York pour aider à négocier de fausses obligations américaines. En flânant un jour dans un magasin de meubles, je tombai sur la réplique exacte de la bibliothèque. « Je l'ai achetée pour une bouchée de pain à un inventeur à la retraite, m'expliqua le marchand. Il m'a dit qu'elle était ignifugée ; les pores du bois ont été remplis d'alun sous pression hydraulique et le verre est en amiante. Je ne crois pas qu'elle puisse vraiment résister au feu – je peux vous la vendre au prix d'une bibliothèque ordinaire.

— Non, lui répondis-je, si vous ne pouvez pas me garantir qu'elle est ininflammable, je ne la prends pas – et je lui souhaitai le bonjour.

Je n'en aurais voulu à aucun prix : elle me rappelait des souvenirs extrêmement désagréables.

À l'épreuve du feu (An Imperfect Conflagration),
nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914),
traduite de l'américain par Marie Picard,
est paru dans le *Wasp* le 27 mars 1886.

ISBN : 978-2-89668-315-4
© Vertiges éditeur, 2010
– 0316 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org